

Sibilla Aleramo

# Une femme



Fictions

*des femmes*  
Antoinette Fouque



SIBILLA ALERAMO

UNE FEMME

*des femmes*  
Antoinette Fouque

© 1950, Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milan, Italie.  
Titre original: *Una donna*

© 1974, *des femmes*-Antoinette Fouque  
33-35 rue Jacob, 75006 Paris – France  
[www.desfemmes.fr](http://www.desfemmes.fr)

2021, édition de poche

EAN PDF : 9782721008848

EAN PNB PDF : 9782721008862

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

*Sibilla Aleramo (pseudonyme de Rina Faccio) est née à Alessandria, dans le Piémont, en 1876. Elle passe son enfance à Milan, et sa jeunesse dans une petite ville des Marches où elle se marie à seize ans.*

*Après avoir quitté son mari et son enfant, elle écrit son premier roman, Une femme, qui paraît en 1906, une autobiographie qui connaît immédiatement un grand succès et est traduite en plusieurs langues.*

*Sibilla Aleramo ne profite pas de sa célébrité soudaine, mais préfère mettre son énergie et ses efforts dans des activités telles que l'alphabétisation des paysans, les soins aux enfants, en fondant des écoles, des crèches dans la campagne romaine.*

*Elle vit une tumultueuse passion avec le poète Dino Campana et voyage en Italie et en Europe, publie d'autres romans et poèmes, notamment Selva d'amore (Forêt d'amour), une anthologie de poèmes écrits de 1912 à 1942, une reprise lyrique de son autobiographie, et Dal mio Diario (De mon journal) en 1945, se référant aux années de guerre.*

*Elle fut une traductrice intéressante, attentive et sensible des œuvres de Charles Vildrac, Madame de La Fayette, George Sand, également une lectrice passionnée d'Ibsen et de d'Annunzio.*

*Elle meurt à Rome en 1960.*



## PREMIÈRE PARTIE



## I

J'ai eu une enfance libre et vive. La faire revivre dans mon souvenir, en faire miroiter les facettes dans mon esprit, me semble un vain effort. Je revois la petite fille que j'étais à six ans, à dix ans, mais comme en rêve ; un beau rêve que le moindre retour à la réalité ferait sombrer. Musique aussi, à l'harmonie délicate, vibrante, nimbée de lumière, et dont le souvenir éveille toujours le même plaisir.

Dans les moments sombres de ma vie, il m'est arrivé d'évoquer cette aurore perdue comme quelque chose de parfait, le vrai bonheur. À présent, moins troublée, j'y distingue quelques ombres vagues. Déjà, enfant, je ne croyais pas à ce bonheur parfait. Pourtant, je n'étais pas malheureuse, j'étais libre et forte et je le savais. J'étais l'aînée, j'exerçais sans crainte mon pouvoir sur mes deux petites sœurs et sur mon frère : mon père montrait une nette préférence pour moi et je comprenais son désir que je devienne toujours meilleure. J'avais, me disait-on, la santé, la beauté, l'intelligence, j'avais aussi des jouets, des bonbons, des livres et un petit bout de jardin à moi. Maman ne s'opposait jamais à mes désirs et de même, mes amies se soumettaient spontanément à moi.

Le seul amour qui dominait ma vie était celui que je vouais à mon père. J'aimais bien ma mère, mais j'avais pour mon père une adoration sans limites. Je me rendais compte de cette différence sans oser en chercher les causes. Mon père, lui, était le modèle lumineux de ma petite personne : il représentait pour moi la vie, et je sentais instinctivement que la providence lui donnait ce charme fascinant. Il ne ressemblait à personne, il savait tout et il avait toujours raison. À ses côtés, je me sentais légère, au-dessus de tout, marchant avec lui dans la ville ou hors des murs, ma main dans la sienne. Il me parlait de mes grands-parents, morts peu après ma naissance, de son enfance remplie d'exploits fabuleux, et des soldats français qu'il avait vus entrer dans Turin, sa ville, « au temps où l'Italie n'existait pas encore ». Un tel passé me paraissait fantastique. Et il était près de moi, grand et svelte, souple et rapide, la tête haute et fière, le sourire triomphant de jeunesse : dans ces instants, l'avenir me semblait plein de promesses, d'aventures.

Mon père, sans exiger de moi beaucoup d'efforts, dirigeait mes études et mes lectures. Lorsque mes institutrices venaient à la maison, elles l'écoutaient avec émerveillement et quelquefois, me semblait-il, avec une grande déférence. À l'école, j'étais dans les premières et j'avais souvent l'impression d'être privilégiée. Dès la petite classe, j'avais pu me faire une idée de ce que devaient être les familles de mes camarades en notant les différences de vêtements et de goûters : familles d'ouvriers épuisés de fatigue ou de boutiquiers besogneux et rustres. De retour à la maison, je retrouvais la plaque étincelante sur laquelle était gravé le nom de mon père, précédé d'un titre. Je n'avais que cinq ans lorsque mon père, qui enseignait les sciences dans la ville où j'étais née, donna sa démission un jour de colère et s'associa avec un beau-frère de Milan, propriétaire d'une affaire

commerciale importante. Je comprenais bien qu'il ne devait pas être très satisfait de sa nouvelle situation. Lorsque, certains après-midi de liberté, je le voyais entrer dans le petit cabinet de travail où étaient entassés en désordre des appareils de physique et de chimie, je savais que là seulement il était heureux. Que de choses il m'enseignerait, mon père!

Ma curiosité, sans être impatiente, donnait à ma vie un intérêt passionné, et je ne m'ennuyais jamais. Souvent, je refusais d'accompagner maman dans ses visites et je restais à la maison, tapie dans un grand fauteuil pour lire les livres les plus divers, la plupart du temps incompréhensibles pour moi, mais me procurant une sorte d'ivresse de l'imagination qui m'abstrayait de moi-même. Si je m'interrompais, c'était pour formuler des pensées confuses à voix presque basse, scandant en quelque sorte des vers suggérés par une voix intérieure: alors, je rougissais, comme lorsque je me surprénais à prendre des poses alanguies dans ce même fauteuil, quand il m'arrivait de m'imaginer un instant en belle dame très séduisante. Pouvais-je alors distinguer l'affectation du désir spontané? Mon père jugeait toute manifestation de pure poésie avec une indifférence un peu méprisante: il disait ne pas comprendre. Maman, au contraire, disait parfois quelques strophes caressantes et nostalgiques ou modulait d'une voix passionnée des bribes de vieilles romances, mais seulement lorsque mon père n'était pas là. Moi, je préférais toujours penser que mon père avait raison par rapport à elle. C'était pareil lorsqu'il entrait dans un de ses accès de colère qui nous faisaient tous trembler et qui me paralysaient dans une angoisse brève et muette. Maman réprimait ses larmes et se réfugiait dans sa chambre. Souvent, face à mon père, elle avait une expression humiliée, résignée: il représentait à lui seul l'autorité, pour moi et pour les plus petits.

Pourtant, jamais ils ne se disputaient gravement en notre présence: tout au plus quelques paroles acerbes, quelques reproches brefs, quelques réparties cinglantes, il ne s'abandonnait à son tempérament violent que pour quelque maladresse du personnel de service ou quelque caprice de l'un d'entre nous. Mais c'était toujours maman qui semblait responsable de tout, elle baissait soudain la tête comme prise par une fatigue immense, ou elle souriait, un sourire que je ne pouvais supporter car il déformait sa belle bouche triste.

Dans ces moments, reportait-elle sa pensée à des heures d'autrefois?

Elle n'évoquait presque jamais devant moi ses souvenirs d'enfance, de jeunesse, et, d'après le peu que j'en avais entendu, l'image que je m'en faisais me semblait infiniment moins intéressante que celle que suscitaient en moi les souvenirs de mon père. Elle était née dans un milieu très modeste d'employés et, comme ma grand-mère paternelle, sa mère avait eu de nombreux enfants qui vivaient maintenant dispersés aux quatre coins du monde. Elle avait sans doute grandi dans la gêne, peu aimée, en Cendrillon de la maison. À vingt ans, dans une petite fête dansante, elle avait rencontré mon père. Elle m'avait montré le portrait du jeune homme imberbe qu'il était alors: des traits encore enfantins, doux, réguliers, les yeux seuls exprimant une énergie de fer, il faisait son avant-dernière année à l'université. À peine reçu docteur, il avait obtenu une chaire et ils s'étaient mariés.

Je suis née un an à peine après leur mariage. Le visage blanc et pur de maman s'illuminait dans les rares occasions où elle parlait des deux petites chambres en meublé des premiers mois de leur vie conjugale. Pourquoi n'était-elle pas toujours aussi gaie? Pourquoi était-elle si encline aux larmes alors que mon père ne

pouvait en supporter la vue? Pourquoi montrait-elle des opinions si différentes de celles de mon père quand elle osait les exprimer? Et pourquoi donc était-elle si peu crainte, si peu obéie de nous, les enfants? Comme mon père, elle avait parfois des mouvements de colère, mais il semblait qu'elle cédait alors à la pression d'un sanglot trop longtemps contenu... J'avais l'impression que les colères de mon père, bien qu'excessives, étaient toujours normales, justifiées par son tempérament, alors que chez maman, les accès de mauvaise humeur contre les enfants ou le personnel contrastaient douloureusement avec sa douceur coutumière et se manifestaient avec une violence dont elle se rendait soudain compte et qui lui donnait des remords.

Combien de fois ai-je vu les beaux yeux noirs et profonds de maman briller de larmes retenues! Un malaise indicible montait alors en moi, ce n'était ni de la pitié, ni de la douleur, ni une réelle humiliation non plus, mais une sorte de rancœur sourde contre l'impossibilité de réagir, d'empêcher que se passe ce qui se passait.

Que se passait-il donc? Je ne savais pas très bien, vers huit ans, j'avais eu une terreur étrange, celle de ne pas avoir une « vraie » maman comme on en parlait dans mes livres, prodiguant à leur petite fille non seulement leur amour, mais aussi une joie ineffable: la certitude d'une constante protection. Deux ou trois ans après, cette peur fit place à la conscience de ne pas parvenir à aimer maman comme je l'aurais désiré. Cela m'empêchait certainement de voir pourquoi, à la maison, nos sourires étaient voilés d'une ombre continuelle. Oh! pouvoir me jeter une fois à son cou avec abandon, me sentir conquise par elle, lui promettre mon appui lorsque je serais grande, signer avec elle un pacte de tendresse comme je l'avais tacitement fait avec mon père depuis des temps immémoriaux!

Elle m'admirait en silence, reportant sur moi un peu de l'orgueil que lui avait autrefois inspiré la fière énergie de son mari. Elle n'approuvait pas la méthode d'éducation à laquelle je me soumettais avec tant de ferveur, et, imaginant avec appréhension de me voir grandir dans l'insensibilité, elle craignait que je ne vive que par l'esprit mais n'avait pas le courage de contrarier ouvertement les projets de mon père.

Mon père non plus, d'ailleurs, ne cherchait pas à me connaître vraiment. J'avais parfois l'impression de me trouver totalement seule. Je me plongeais alors dans une de ces stupeurs méditatives qui donnaient à mon existence son intime valeur. Je devenais plus secrète. Une vie cachée, parallèle à la vie extérieure, s'organisait en moi et je connaissais ce dualisme : il me préoccupait depuis mes premières années d'école. En classe, tout le monde me trouvait angélique, j'étais un modèle de sagesse, j'avais un petit visage tranquille sur lequel errait toujours un sourire timide et vif à la fois, mais à peine dehors, j'aurais voulu aspirer tout l'air environnant, je me mettais à sauter, à parler à tort et à travers et j'entrais à la maison comme un véritable tremblement de terre : mes petits frères et sœurs interrompaient leurs jeux tranquilles pour céder à mes volontés d'autocrate obstinée.

Quand arrivait l'heure de préparer mes devoirs et d'apprendre mes leçons, je me retirais dans ma chambre ou dans un coin du jardin où, de nouveau, je n'existais plus pour personne, et je m'absorbais dans un plaisir intellectuel dénué de tout encouragement et de toute récompense. Puis le soir, une fois que maman m'avait fait réciter deux mots de prière dans notre cher dialecte, « Seigneur, faites-moi devenir grande et sage pour la consolation de mes parents », et m'avait laissée dans l'obscurité, couchée près de ma sœur qui dormait déjà,

j'éprouvais alors une sensation de repos, de bien-être, pas seulement physique, comme si dans ces moments-là, enfermée dans le noir, le silence et l'immobilité, je me trouvais plus libre que durant toute la journée.

J'aimais regarder dans les ténèbres, je n'en avais pas peur car mon père m'avait assuré, dès ma plus tendre enfance, que les ogres et les sorcières des fables n'avaient jamais existé, pas plus que le diable. Je repensais à tous les petits événements de la journée : je revoyais le sourire séducteur de mon père, un geste de découragement des mains de ma mère, j'éprouvais quelque colère au souvenir d'une sottise de l'un des petits, je m'arrêtais un instant sur les projets du lendemain : journée de devoirs, petits voyages, livres et jouets nouveaux, amies et maîtresse à séduire...

Maman me faisait prier chaque soir. Prier Dieu...

Un jour, en classe de seconde élémentaire, j'avais entendu adresser avec mépris le mot de « Juive » à une petite camarade silencieuse et pâle, assise sur le même banc que moi. Elle avait éclaté en sanglots et la maîtresse, ayant su pourquoi, avait eu des paroles sévères. Cela m'avait consternée car je ne savais rien encore des différences de races et de religions. Mais un mot de la maîtresse m'avait surtout frappée : elle avait dit que toutes les religions menaient l'homme à Dieu, que toutes, à cause de cela, étaient dignes de respect, et que le seul être méritant la pitié et la réprobation était l'athée. J'avais alors pensé à mon père : mon père était athée, j'en étais sûre, je l'avais entendu prononcer ce mot quelquefois et il n'allait jamais à l'église... Mon père était-il donc cette créature méprisable pour la maîtresse, mes compagnes et tout le monde ?

Trois ou quatre ans plus tard, dans le silence de ma chambre, je me posais encore cette même question. À cette époque, mon père me parlait davantage de ce

qu'il pensait être un mensonge séculaire, il me disait que, avant les hommes, il y avait sur la terre des animaux presque semblables à nous, que, avant ces animaux et les plantes, la terre était déserte et que cette terre n'était qu'un point infime, comme ceux que nous semblent être les étoiles dans le ciel, alors que ces étoiles sont autant de mondes peut-être vivants... Et il disait ces choses extraordinaires avec tant de naturel, de conviction, que je ne pouvais les mettre en doute.

Pourtant, il ne m'expliquait pas pourquoi nous étions sur cette terre et, d'ailleurs, je ne montrais aucune ardeur à lui poser cette question. Sur ce point, le catéchisme de l'école était certainement plus satisfaisant : Dieu nous a créés, Dieu nous regarde d'en haut, si nous sommes bons, Dieu nous fera aller au paradis... La vie n'est qu'un passage.

Mais comme ce passage était important pour chacun ! Il me semblait que personne ne prenait l'enfer au sérieux et que, au contraire, tout le monde avait très peur de faire le mal, de tomber malade, de mourir. De mon côté, j'étais disposée à croire comme mon père que l'enfer n'existait pas : derrière moi, je ne sentais pas le moindre tentateur ou ange gardien. Lorsque j'étais sage c'était parce que je le voulais, et lorsque j'avais des remords j'étais persuadée d'être la seule coupable. Et alors?... Du matin au soir, maman, mon père, mes maîtresses, les ouvriers dans la rue, tous en somme, même les messieurs... chacun gagnait de l'argent, chacun en dépensait : on dépensait pour manger, on mangeait pour ne pas mourir, et passaient les semaines, les mois, les années, et l'on mourait, et mes sœurs, mon frère et moi nous en ferions autant...

C'était fastidieux, je sentais le sommeil m'envahir : je retrouverais cette méditation inutile demain. Savoir, savoir ! Dans cette demi-veille, des mots remplis de

mystère tournoyaient dans ma tête : « éternité », « progrès », « univers », « conscience ». Ils dansaient à mes oreilles et j'en perdais presque l'écho. Et je revoyais l'expression contrite d'une maîtresse, je me demandais si maman allait à la messe le dimanche pour son plaisir ou par crainte de l'opinion des autres. Je me souvenais de la première et unique fois où j'avais assisté à un sermon, au mois de mai, un soir où l'autel de la grande église resplendissait sous les cierges et les lis : du haut de sa chaire, le père soulevait son bras d'un geste ample et sa voix impérieuse descendait sur la foule agenouillée. Il racontait les miracles d'un saint et tout le monde semblait le croire. À la fin, l'orgue avait commencé à jouer, et d'en haut, invisible, un chœur, pure onde d'argent, avait entonné des louanges. L'évocation de ce souvenir me faisait toujours pareillement tressaillir : ne pas savoir chanter, ni prier me remplissait de tristesse et grandissait ma solitude.

Puis tout cela sombrait. Pourquoi me faire du mal ? J'étais petite, mais je ne voulais pas être trompée : j'allais grandir, et je saurais un jour.

Ma petite sœur, près de moi, respirait tranquillement. Peut-être rêvait-elle d'une maison de cristal pour sa poupée, d'une maison que je lui avait promise une fois pour qu'elle me laisse plus de place dans notre petit lit. Je n'étais pas très sûre de pouvoir satisfaire cette promesse ! Mais... Quand je serais grande ! Alors j'aimerais davantage mes sœurs et mon frère, je ne les ferais plus pleurer et je verrais enfin maman heureuse... Maintenant il me fallait dormir, j'avais la tête un peu lasse. Je voulais pour un instant être transportée en un souffle sur une de ces pentes herbeuses qui faisaient mes délices, l'été, à la campagne. Tant de clochettes sonnaient dans le lointain, m'appelaient.



## II

Un matin, alors que je me demandais quelle décision serait prise au sujet de la poursuite de mes études puisque j'avais terminé la classe de cinquième, mon père rentra à la maison une heure plus tôt que de coutume, suivi d'un employé qui portait un coffre sur ses épaules. L'homme parti, mon père me souleva un instant dans ses bras jusqu'à son visage, puis me remit à terre et dit à maman qui l'interrogeait d'un regard angoissé :

« C'est fini... Je suis parti. Enfin, je respire ! »

Depuis un certain temps, les deux associés se supportaient avec de moins en moins de bonne volonté. Ils avaient deux tempéraments opposés, difficiles à concilier : tandis que l'un proposait des initiatives audacieuses, l'autre s'appliquait à les réfréner. Mon père, d'ailleurs, s'ennuyait dans cette vie de bureau méthodique qui ne lui donnait même pas de compensations matérielles satisfaisantes. Un petit incident avait provoqué, ce matin-là, une scène violente et décisive entre les deux beaux-frères.

À trente-six ans, mon père allait recommencer sa vie pour la seconde fois. Il n'avait rien perdu de sa soif d'émotions nouvelles et d'indépendance.

Ce matin-là, il sortit avec moi pour une longue promenade. Je garde une vision confuse de l'immense place d'Armes que nous avons traversée sous une légère brume d'automne : mon père parlait comme à lui-même et je me sentais exaltée en silence. L'Amérique, l'Australie... Oh ! si vraiment mon père pouvait m'emmener autour du monde ! Il est vrai qu'il avait des ambitions moins aventurières : retourner à l'enseignement, monter une affaire, mais toujours autre part que Milan. La ville que j'avais aimée jusqu'à ce jour sans jamais me l'avouer me paraissait soudain insupportable. Qui sait quelles merveilles m'attendaient ailleurs ! Et il me sembla que j'avais soudain grandi en années et en importance ; mon père ne me prenait-il pas pour confidente ? Les projets sur mon proche avenir de petite écolière s'évaporaient. Je regardais mon père et dans mes yeux devait danser une flamme d'enthousiasme.

À la maison, maman au contraire était anéantie.

Que craignait-elle donc ? Elle était jeune elle aussi, plus jeune que mon père, et nous, les enfants, étions tous forts et en bonne santé... Mon père aurait sans doute voulu la voir plus courageuse !

Elle ne sembla pas plus rassurée lorsque, quelques semaines plus tard, un monsieur qui voulait établir une industrie chimique dans une ville du Midi offrit à mon père la direction de l'entreprise. Il est vrai que ce dernier risquait beaucoup en acceptant ce genre de travail, nouveau pour lui. Mais son sourire avait séduit le capitaliste. Les conditions de cet emploi étaient excellentes et la région, au Sud, pleine de soleil. Cela durerait quelques années, mon père n'aimait pas regarder très avant dans l'avenir. Pour l'instant, ce risque le tenait et l'enchantait, et, sans considérer les craintes de maman, il décida de notre départ pour le printemps.

## BIBLIOGRAPHIE

*des femmes*-Antoinette Fouque

*Une femme*, 1974, rééd. 2007,  
trad. collectif des éditions *des femmes*

**Collection « La Bibliothèque des voix »**

*Une femme*, 1 CD,  
lu par Emmanuelle Riva, 1980, rééd. 2009

**Julliard**

*J'aime donc je suis*, 1992,  
trad. René de Ceccatty

**Éditions du Rocher**

*Ursa minor: Notes de carnet et d'autres encore*, 2003,  
trad. Jeanne-Hortense Alzinson

*Ce voyage nous l'appelions amour*, 2003,  
trad. Béatrice Vierne

*Une femme*, 2004,  
trad. Pierre-Paul Plan et James-Aloïs Parkheimer

# UNE FEMME

---

*Une femme*, autobiographie romancée d'une écrivaine italienne qui a marqué la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, continue, de génération en génération, à fasciner par sa modernité. Sa traduction française fut, en 1974, l'un des quatre premiers livres publiés par les éditions *des femmes*-Antoinette Fouque.

Dans un milieu provincial superstitieux et étriqué, qui ne laisse aucune chance aux femmes, la narratrice lutte pour son indépendance intellectuelle et affective, contre un mari tyrannique, brutal et veule. C'est au prix – terrible – du renoncement à son fils qu'elle échappera à la violence et deviendra une femme libre et active.

Michele Placido a tiré de ce livre un film présenté en mai 2002 au Festival de Cannes, avec Laura Morante.

« Nous avons toutes, à un certain moment de nos vies, la conscience de ce que celle qui nous a donné le jour a fait pour notre bien, et, avec cette conscience le remords de ne pas avoir compensé l'holocauste de cette femme bien-aimée qu'était notre mère. Alors nous revertissons sur nos propres enfants ce que nous n'avons pas donné à nos mères, en nous reniant nous-mêmes pour offrir un nouvel exemple d'anéantissement et de mortification. Si une bonne fois la chaîne fatale venait à se briser et qu'une mère refuse d'étouffer en elle la femme, afin qu'un fils apprenne par son exemple ce qu'est la dignité ? » S. A.

**Sibilla Aleramo** (1876-1960) est l'auteurice d'une œuvre importante (romans, journal, correspondance). En 1906, après avoir quitté son mari, elle publie *Une femme*, son premier roman, qui connaît immédiatement un succès international. Elle conquiert par sa liberté les intellectuel-le-s et les artistes de son époque. En 1946, elle adhère au Parti communiste italien, et elle se dévouera toute sa vie au combat social.

Traduit de l'italien par le **collectif de traduction des éditions des femmes**

Couverture :

*Portrait de Sibilla Aleramo*

par Carlo Ludovico Bragaglia

© Istituto Gramsci-Roma (Italie)